



DEUXIEME PARTIE

LA PREMIERE GUERRE MONDIALE EN OSTREVENT & SENSÉE

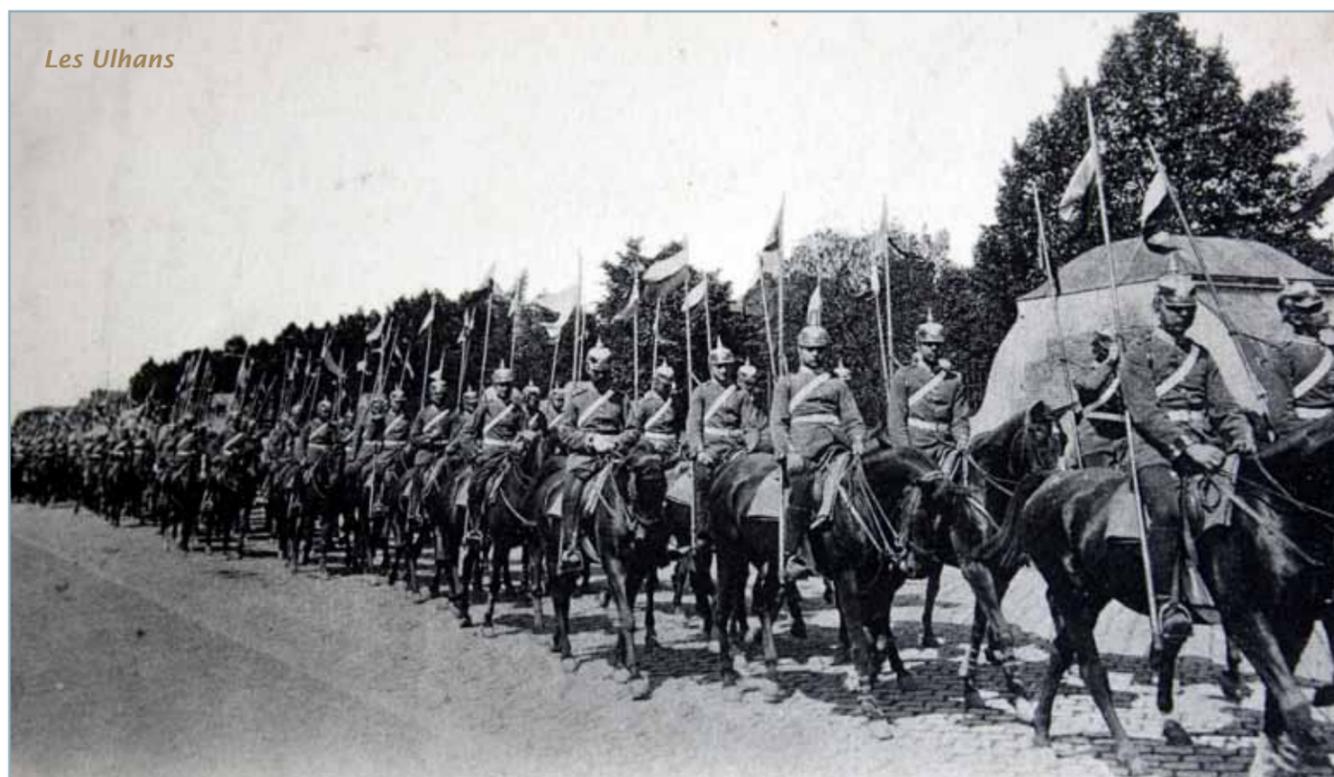


L'ARRIVEE DES ALLEMANDS DANS NOTRE REGION

Dès la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, le 3 août 1914, la Belgique est envahie par l'ennemi. Très vite le Nord est menacé par l'avancée allemande : le 20 août, leurs troupes sont à Bruxelles, les 22 et 23 août ils battent les Anglais et les Français à Mons et Charleroi entraînant leur retraite. La cavalerie de Von Marwitz, aile droite de la 1^{ère} armée de Von Kluck, s'empare de Tournai le 24 août tandis que Lille est déclarée ville ouverte, puis elle passe près de Lille sans s'arrêter et descend vers le sud. En même temps, de Mons vers l'Escaut et de Valenciennes à Cambrai, les Allemands forment une ligne de ravitaillement et de transport des troupes. C'est donc à partir de cette date que les Uhlans déferlent sur notre contrée, précédés d'une terrible réputation, justifiée par les horreurs dont ils se sont rendus coupables en Belgique et largement amplifiées.

1. Premier passage

Ils sont signalés à Villers au Tertre le lundi 24 août, 9 cavaliers traversant le village, puis, du 25 au 27 ce sont des groupes de soldats à bicyclette qui passent.



On les voit aussi à Fressain, à Erchin le 27, à Bugnicourt, Aubigny au Bac, Arleux... Ce sont des patrouilles de quelques lanciers qui passent par les villages couvrant les flancs du gros des troupes qui empruntent les routes nationales. Néanmoins même si ils ne font que circuler rapidement leur arrivée ne passe pas inaperçue :

A Villers au Tertre, « ils frappent violemment à la porte du café de Jean Baptiste Lempereur. Ils veulent se faire servir un verre de schnaps par la patronne, terrifiée. Cette dernière dit ne pas en avoir. Alors, ils demandent un cognac. Ils font boire Clémence avant eux de peur d'être empoisonnés. ». Emile, le fils de la maison qui a 9 ans, s'est caché dans la citerne à l'approche des cavaliers, et a relaté cette aventure. Un peu plus loin, un cavalier a piqué dans une meule et y a découvert le fermier qui s'y était caché à leur approche ; ils l'emmenèrent entre leurs chevaux et le malheureux sera prisonnier en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre.

A Arleux, Madame Lanciaux se souvient : « ce jour là, je vis arriver les soldats français, en ordre devant l'église puis ils se mirent tous à courir. Derrière eux arrivaient les Uhlans ; un groupe de cavaliers, armés de grandes lances, s'arrêta devant notre magasin. Mon père et mon frère étaient déjà partis se cacher dans les champs. Un Allemand avec sa lance me montra à travers la vitrine une torche électrique, je lui donnais mais il réclama la pile qui allait à l'intérieur, c'était tout nouveau et nous n'en avions pas, il ne dit rien et passa son chemin. » Après ce passage les « Teutons » s'éloignent vers le sud.

2. Ils sont de retour, après la bataille de la marne, lors de la « Course à la mer »

La 4^{ème} division de cavalerie allemande Von Garnier arrive la première à Cambrai le 18/09/1914 tandis que le 22/09 s'installe à Douai une colonne française sous les ordres du général Plantey. Celui-ci envoie aussitôt des autos mitrailleuses britanniques en observation vers l'est et le sud de la ville qui lui apprennent que la route de Cambrai est libre d'ennemis jusqu'à Aubigny au bac. Pourtant 2 jours après, le 24 septembre, deux unités allemandes attaquent Douai pensant qu'elle est mal défendue. Les troupes de Von Garnier, arrivées à Cantin par chemin de fer, se heurtent au 2^{ème} escadron de spahis (ou goumiers) du capitaine du Vigan en reconnaissance dans le secteur.

A 10 heures, lorsque le soleil perce le brouillard, l'ennemi ouvre le feu obligeant les compagnies françaises qui s'étaient avancées de part et d'autre de la route Douai-Cambrai à se retirer vers Douai sous une grêle de balles. Ce que voyant les Allemands en profitent pour occuper le Raquet tandis que la ville est bombardée dès 13 heures. Néanmoins leur avance est stoppée au sud de la place Lhéruiller et les Français recevant du renfort, l'ennemi se replie en pleine nuit incendiant le quartier du Raquet au passage.

Au Q.G de la VI^{ème} armée allemande, le « kronprinz » Ruprecht de Bavière qui la commande a cessé de croire que Douai était



Les Goumiers



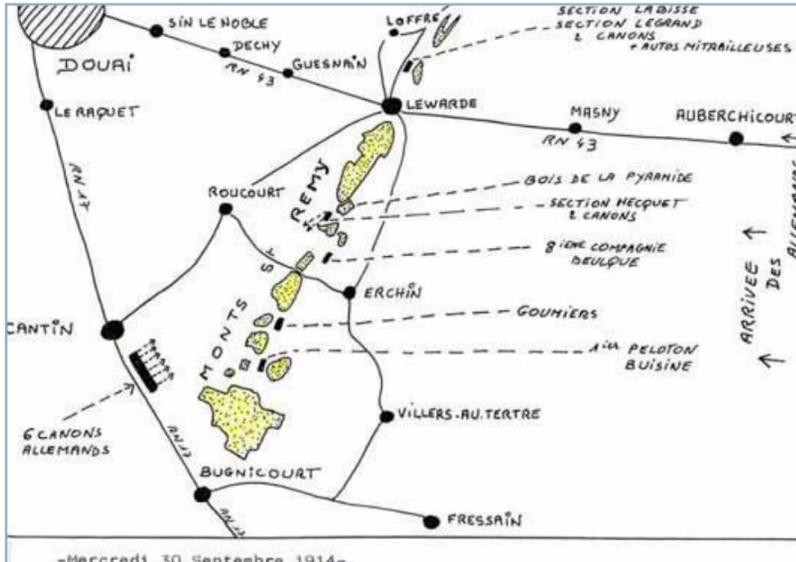
faiblement défendu ; pour faire tomber la ville il faudrait l'envelopper, il demande donc du renfort mais celui-ci va mettre 4 jours avant d'arriver sur l'Escaut. Un calme relatif s'installe donc entre le 25/09 et la fin du mois. Les autos mitrailleuses effectuent à nouveau des reconnaissances vers Férin et Goeulzin au sud et vers Roucourt, Erchin et Guesnain au sud/est.

Prisonniers allemands à Goeulzin



L'OCCUPATION ALLEMANDE

Le 30/09, débouchant d'Auberchicourt, les Allemands attaquent à l'est de Douai. En face d'eux, les Français se sont installés sur les monts Saint Rémi de part et d'autre de Lewarde, position haute qui commande la plaine vers l'est et forme un rempart naturel de l'agglomération douaisienne. Au sud une batterie allemande vient de s'installer près de Cantin. Elle est aperçue de Roucourt et l'artillerie française, présente dans le bois de la Pyramide à Lewarde, ouvre le feu sur elle. Elle s'attire la riposte de l'ennemi qui lui inflige des pertes sérieuses et l'oblige à abandonner la crête de Lewarde.



Les Français se replient sur une ligne Dechy-Sin le Noble-le Raquet pendant que les Allemands continuent leur avance vers Lewarde-Guesnain. Au sud, l'artillerie de la 1ère division bavaroise de réserve est positionnée à Cantin et une batterie à Goelzin ; à 1200m au sud du chemin Dechy-Férin, des tranchées garnies de troupes allemandes sont visibles ce matin du 1er octobre.

L'attaque allemande du 30 Septembre 1914

Une compagnie française placée à Férin aperçoit aussi des mouvements de troupe aux lisières de Goelzin et au bois de Férin et l'infanterie de la 1ère brigade ennemie commence à déboucher de Goelzin et Gouy sous Bellonne, se portant sur les 2 rives du canal de la Sensée, vers Corbehem et Courchelettes. La 41ème batterie française bombarde alors les positions de l'adversaire mais elle doit bientôt partir vers le nord de Douai que l'ennemi a reconnu comme point faible de la défense de la ville et par où il entame aussi sa manœuvre d'enveloppement.

La tenaille allemande se referme ; l'après midi, les bataillons adverses pénètrent dans Douai par l'est, prennent à revers les défenseurs du Raquet : ils sont maîtres de la ville vers 18 heures alors qu'une partie des forces françaises qui s'y trouve encore réussit à s'échapper vers l'ouest et Hénin Liétard en profitant de la tombée de la nuit.

L'occupation allemande commence, elle va durer 4 ans.



Canon de 75 mm tiré par les français à Villers-au-tertre en 1914



Soldats allemands à Hamel

Elle commence selon les villages entre le 24 septembre et début octobre 1914.

1. Les Allemands s'installent chez nous

Ce sont des régiments bavarois de la VIème armée allemande, commandée par le prince Ruprecht de Bavière, qui s'établissent dans notre région et vont y demeurer 4 ans. Ils changent souvent de place passant quelques jours ou quelques semaines à l'arrière du front pour se reposer avant de repartir au combat.

L'organisation allemande reprend le découpage administratif français : dans chaque village se trouve une kommandantur qui est soumise à la kommandantur d'étape située à Douai à la tête de notre arrondissement. Elle se situe dans la mairie à Goelzin sur la place ou dans des maisons particulières à Arleux, Villers au Tertre, Fressain...

Cependant à partir de 1916, les communes les plus éloignées de Douai sont rattachées à la kommandantur d'étape de Denain : Villers au tertre, Marcq-en-Ostrevent et Fressain le 1er décembre, Féchain avant cette date.



Siège de la kommandantur Cachet de Villers au tertre en 1914



A Arleux, les Allemands rebaptisent le nom des rues donnant ainsi un cadre de vie plus familial à leurs soldats : la « Bahnhof » remplace la gare, la rue du Bias devient « Bismarck strasse » etc... des appellations aux sonorités plus gutturales telles que Goethe, Schiller, Kaiser Willem, Moltke, Hindenburg se substituent aux rues traditionnelles.

Les bâtiments publics communaux, écoles, mairies ou églises, sont aussi occupés et parfois affectés à d'autres tâches : infirmerie, pharmacie et en particulier les églises, lieux de culte et d'asile, donc censés être plus sûrs, sont souvent destinés au soin des blessés et se transforment en hôpital militaire ou lazaret.

Cependant à Villers au Tertre l'école fonctionne encore par demi-journée sur le mont Tilleul : les filles le matin, les garçons l'après midi suivent l'enseignement de monsieur Gustave Momal et de son épouse Florentine Dubiquet.

A Arleux, ce sont les locaux de l'ancienne gendarmerie qui remplissent cette fonction, la gendarmerie allemande ayant préféré s'installer au 1er étage de l'hôtel du commerce. Des médecins allemands et même des infirmières (à Féchain) logent aussi dans nos communes où ils soignent aussi bien les soldats blessés que la population des villages.

Notre région se situant non loin du front, les troupes cantonnées dans nos villages sont nombreuses. Où sont elles logées ? D'abord dans les fermes, pratiquement toutes remplies de militaires, mais aussi dans les cafés et chez les particuliers. A Estrées par exemple c'est une colonne de 150 soldats qui vit chez l'habitant à partir du 7 octobre 1914. Lorsque la place manque des baraques en bois sont construites. Quant aux officiers, ils résident dans les châteaux. A Goeulzin 20 officiers y vivent en moyenne et parfois plusieurs généraux.



Le lazaret de Goeulzin



Le lazaret d'Aubenchoul-au-bac



La mairie de Férin transformée en cantine par les Allemands



Soldats allemands dans une ferme à Arleux





Officiers allemands au Chateau de Goelzin

La Croix rouge s'installent aussi avec 12 médecins pendant une année. Plus rarement ils demeurent chez l'habitant mais ne se mélangent pas avec les soldats



Prisonniers russes à Arleux

Des prisonniers de guerre séjournent également dans nos communes. Des camps, de petite taille, sont édifiés à leur intention. Des baraquements de fortune abritent des Russes le plus souvent mais aussi des Anglais. C'est le cas à Erchin, Cantin, Arleux... Les Russes sont maltraités, contraints à travailler dans les marais d'Arleux par exemple, et souffrent de la faim.

Les loisirs sont organisés à l'intention des soldats et officiers qui ont besoin de se reposer mais aussi de se distraire. Ils se rendent dans des lieux de détente, appelés « casinos », dans certaines maisons où ils écoutent de la musique, boivent de la bière ou du schnaps, dans des établissements de commerce transformés en salle de jeux (à Féchain). Certains esquissent même des peintures. Les gradés s'adonnent aussi au plaisir de la chasse et de la pêche dans les marais ou encore à la baignade dans les « clairs » ou le canal de la Sensée.



Officiers allemands chassant dans les marais de Lécuse



Officier allemand se baignant dans le canal à Goelzin

2. La vie des civils sous la poigne de fer Allemande

Les besoins monétaires et financiers

Dès les premiers mois de l'occupation, les communes sont confrontées aux difficultés résultant de l'invasion.

Faute de pouvoir payer leurs dépenses en espèces, elles doivent recourir à l'émission de bons communaux. Ces bons ne sont valables que revêtus du cachet de la mairie et de deux signatures. Ils comportent plusieurs variantes et se présentent en coupures de 0,10 - 0,50 - 1 - 2 - 5 - 10 et 20 francs. Toutes les communes adoptent ce système. La seule commune d'Estrées émet 120.000 F de bons communaux jusqu'en août 1915. Cependant à Villers au Tertre, c'est la compagnie des mines d'Aniche qui avance les bons de paiement nécessaires, remboursables après la guerre.

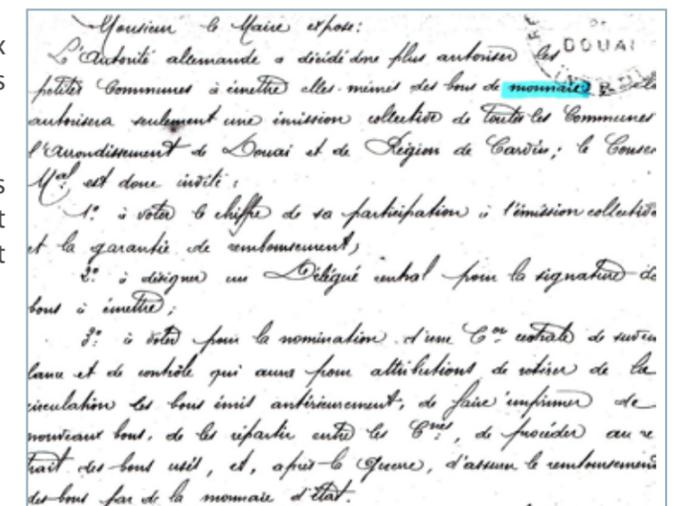


Un bon communal à Lécuse

Ces monnaies communales perdurent jusqu'en 1916 mais le 22 mai 1916 l'autorité allemande décide de ne plus autoriser les petites communes à émettre elles mêmes des bons de monnaie, autorisant seulement une émission collective de l'arrondissement de Douai et de la région de Carvin.

Des contributions et des amendes, destinées aux besoins de l'armée allemande, sont très vite imposées aux populations des territoires occupés.

Dès novembre 1914, les communes sont sollicitées : ainsi une contribution de guerre de 4.000 F est demandée à Hamel, de 7.000 F à Estrées, Féchain est également taxée...



Délibération du conseil municipal de Féchain

